

C^{IE} NADIA XERRI-L.

Presse

CONTACT

Association de La GrandePetite
dite **Compagnie Nadia Xerri-L.**

Siège : 62 avenue Simon Bolivar 75019 PARIS

Correspondance : 15 rue Pierre Moulié 94200 IVRY-SUR-SEINE

contact@nxl.fr

SOMMAIRE

DANS LA NUIT DE BELFORT	3
76 ACTU – SYLVAIN LEFIEUX	3
LE HAVRE INFO – SB	4
LE HAVRE PRESSE	5
RELIKTO – MARYSE BUNEL	6
JE SUIS / TU ES / CALAMITY JANE	7
RELIKTO – MARYSE BUNEL	7
LA TERRASSE - GWENOLA DAVID	8
LESTROISCOUPS.COM - AURORE KROL	9
ALTER1FO.COM - LISENN	10
L'INSTINCT DE L'INSTANT	11
LET'S MOTIV – GAËLLE REYNAUD	11
LA NOUVELLE REPUBLIQUE – GILLES GUILLEMAIN	12
MIDI LIBRE – PHILIPPE MALRIC	13
L'INSTINCT DE L'INSTANT / LE CHEMIN DU BUT	14
YARDS – FRANÇOIS MAILLE	14
INTERIEUR / EXTERIEUR	15
LA VOIX DU NORD – ESTELLE JOLIVET	15
LE CHEMIN DU BUT	16
MIDI LIBRE – PHILIPPE MARIC	16
SCENEWEB.FR – STEPHANE CAPRON	17
JULIE TELLE QUE	18
L'HUMANITE – MURIEL STEINMETZ	18
THEATRE DU BLOG – VERONIQUE HOTTE	19
L'INSENSE – YANNICK BUTEL	20
LE CHEMIN DU BUT / JULIE TELLE QUE	22
LA TERRASSE – CATHERINE ROBERT	22
COUTEAU DE NUIT	23
TELERAMASORTIR	23
MOUVEMENT.NET – BRUNO TACKELS	24
LA TERRASSE – CATHERINE ROBERT	25
L'ARDENNAIS – FABRICE LITTAME	26
L'UNE DE L'AUTRE	27
LE MONDE – MARTINE SILBER	27
LIBERATION – JEAN-PIERRE THIBAUDAT	28

DANS LA NUIT DE BELFORT

76actu
L'actualité en Seine-Maritime

Le Havre infos

76 actu – Sylvain Lefieux

<http://www.76actu.fr/>

3 octobre 2013

Au Havre, le Volcan accueille Nadia Xerri-L., du 8 au 11 octobre



Du 8 au 11 octobre 2013, "Dans la nuit de Belfort", la nouvelle création de Nadia Xerri-L est présentée au Volcan Maritime. Une mise en scène sur la nuit et ses égarements.

Dans la nuit de Belfort : une femme et quatre hommes sous l'emprise de l'alcool.

Nadia Xerri-L, auteur et metteur en scène, travaille avec Le Volcan depuis 2008 : « une collaboration passionnante et un soutien précieux », indique l'auteur qui signe sa nouvelle création made in LH. La pièce sera présentée au public, du 8 au 11 octobre, au Volcan Maritime.

Pas si tendre, la nuit...

Nadia Xerri-L passe à la loupe l'âme humaine : « J'essaie de dépasser les préjugés pour fouiller dans chaque être humain ».

Sa nouvelle création dissèque les mécanismes humains, qui, une fois, la nuit tombée, dysfonctionnent, en proie à une folie passagère :

Souvent, la nuit, je suis réveillée par des gens qui parlent fort et hurlent parce qu'ils ont bu de l'alcool et ce qui fascine, c'est l'impact de la nuit sur les hommes. Toutes les inhibitions sont levées.

La pièce suit donc la nuit arrosée de cinq directeurs commerciaux, qui, au fil de la soirée, l'ivresse aidant, se dévoilent : « Il y a chez l'humain une tentation à jouer les cow-boys, à se défier et à rejouer les codes du western. »

Ce clin d'œil au cinéma est aussi pour l'auteur un hommage à son papa qui l'initia au cinéma de *John Wayne*. Sur scène, cinq personnages se font et se défont dans un décor mobile où couleurs et formes rejouent les espaces :

Dans la nuit de Belfort, c'est une sorte de road-movie à pied. On suit des personnages abîmés par la société, le travail et l'homme qui peut être, parfois, tellement minable.

Western urbain et contemporain, cette nouvelle création signée Nadia Xerri-L est une plongée au cœur de l'humain, si beau, souvent, et si moche, parfois.

Le Volcan accueille Nadia Xerri-L

Pour sa nouvelle création présentée au *Volcan*, du 8 au 11 octobre, Nadia Xerri-L, auteur et metteur en scène, nous emmène au cœur de la nuit et de ses égarements. Dans *la nuit de Belfort* suit cinq personnages et leur évolution, le temps d'une soirée.

Nadia Xerri-L, auteur et metteur en scène, travaille avec *Le Volcan* depuis 2008 : « une collaboration passionnante et un soutien précieux », indique l'auteur qui signe sa nouvelle création made in LH. La pièce sera présentée au public, du 8 au 11 octobre, au *Volcan Maritime*.

Pas si tendre, la nuit...

Nadia Xerri-L passe à la loupe l'âme humaine : « J'essaie de dépasser les préjugés pour fouiller dans chaque être humain ». Sa nouvelle création dissèque les mécanismes humains, qui, une fois, la nuit tombée, dysfonctionnent, en proie à une folie passagère : « Souvent, la nuit, je suis réveillée par des gens qui parlent fort et hurlent parce qu'ils ont bu de l'alcool et ce qui fascine, c'est l'impact de la nuit sur les hommes. Toutes les inhibitions sont levées. » La pièce suit donc la nuit arrosée de cinq directeurs commerciaux, qui, au fil de la soirée, l'ivresse aidant, se dévoilent : « Il y a chez l'humain



Dans *la nuit de Belfort* : une femme et quatre hommes sous l'emprise de l'alcool. © Pierre Grosbois.

une tentation à jouer les cowboys, à se défier et à rejouer les codes du western. » Ce clin d'œil au cinéma est aussi pour l'auteur un hommage à son papa qui l'initia au cinéma de John Wayne. Sur scène, cinq personnages se font et se défont dans un décor mobile où couleurs et

formes rejouent les espaces : « *Dans la nuit de Belfort*, c'est une sorte de road-movie à pied. On suit des personnages abîmés par la société, le travail et l'homme qui peut être, parfois, tellement minable. » Western urbain et contemporain, cette nouvelle création signée Nadia

Xerri-L est une plongée au cœur de l'humain, si beau, souvent, et si moche, parfois. S.B.

Du 8 au 11 octobre, à 20h, au *Volcan maritime*, avenue Lucien Corbeaux au Havre. Tél : 02 35 19 10 20. TARIFS : DE 5 À 10 EUROS.

LUNDI 7 OCTOBRE 2013

TEMPS LIBRE



Le monde du travail est aussi violent qu'un western selon Nadia Xerri-L. (photo Pierre Grosbois)

Il était une fois au Havre...

Théâtre. Nadia Xerri-L. est de retour au Volcan maritime au Havre avec « Dans la nuit de Belfort » et « Je suis/tu es/Calamity Jane », deux pièces inspirées de l'univers des westerns.

Artiste associée au Volcan depuis 2011, Nadia Xerri-L. présente ses deux dernières pièces cette semaine et la semaine prochaine au Havre : « Dans la nuit de Belfort » et « Je suis/tu es/Calamity Jane ». Leur point commun : le monde du western... Explications.

Pourquoi avoir choisi de s'inspirer des westerns ?

■ **Nadia Xerri-L.** : « Le premier film que mon père m'a emmené voir c'était « Il était une fois dans l'Ouest ». Et j'ai adoré les westerns, les tensions qui s'y dégagent, qu'il n'y ait pas de quartier, que ce soit à la vie ou à la mort... Depuis que je suis adolescente j'adore « Rio Bravo » d'Howard Hawks et « Calamity Jane », la seule véritable figure féminine des westerns... C'est la première fois que j'aborde ma passion au théâtre. J'aime bien les sujets masculins d'autant plus que je les aborde avec ma féminité. »

Que raconte « Dans la nuit de Belfort » ?

■ « Un jour dans un trajet que je faisais en première classe d'un TGV, j'ai écouté la conversation de mes voisins directeurs commerciaux. C'est ainsi qu'est née « Dans la nuit de Belfort » largement inspirée de Rio Bravo. Cette pièce parle de cinq directeurs commerciaux, quatre hommes et une femme, soumis à de grosses pressions professionnelles. Ce soir-là, ils sortent d'un séminaire où on leur a mis encore plus de pression. Leur monde d'une violence très aiguë rappelle celui des westerns. Ils ont d'ailleurs pris l'habitude de

se retrouver à l'issue des séminaires pour décompresser ensemble d'abord dans un bar puis dans un karaoké-dancing. Et comme à l'accoutumée, ils finissent par rejouer un film que l'un d'eux a choisi et ce soir-là c'est « Rio Bravo »... »

« LES SUJETS QUE JE VOULAIS ABORDER, CE WESTERN LES ABORDE »

La pièce aurait-elle été possible d'après un autre film ?

■ « Oui certainement ! Sauf que ce film s'est imposé. Déjà c'est un western intimiste construit comme un huis clos. Ce n'est pas un western basique ; ce sont les liens humains qui sont mis en valeur. Or c'est exactement mon obsession théâtrale. Ce western s'est imposé aussi parce qu'il parle d'alcool : le shérif adjoint est tombé dans l'alcool depuis que la femme qu'il aime l'a quitté. Donc ça parle aussi de rédemption. En fait c'est comme un miroir tendu à ce que ces cinq directeurs commerciaux vivent. Les sujets que je voulais aborder, ce western les aborde. »

Comment sont traitées les relations hommes/femmes ?

■ « La seule femme directrice commerciale est une sorte de wonderwoman qui assure au travail comme une bête ; c'est une femme de tête dans un milieu masculin. Lorsqu'elle accepte de rejouer « Rio Bravo », elle s'abandonne enfin car ce rôle lui offre beaucoup d'émotions. Et ça la fra-

gisse énormément... La pièce parle donc aussi des rapports entre collègues, entre hommes et femmes et de l'amitié homme/femme où le désir est toujours sous-jacent. »

« Je suis/tu es/Calamity Jane est-elle une pièce très différente ?

■ « Oui, c'est plus intimiste dans le choix du sujet mais aussi dans sa configuration puisqu'elle est prévue pour les petites salles. On est avec deux femmes : le personnage féminin de Rio Bravo quand elle est jeune qui est face à Calamity Jane. Dans cette pièce, il y a toutes mes obsessions, beaucoup de chansons, beaucoup d'intime, beaucoup d'émotions... »

Que représente pour vous Calamity Jane ?

■ « J'étais folle de Calamity Jane. Quand j'ai appris que les Lettres à sa fille étaient un faux, que c'était

une mythologie qui les avaient redigées à sa place, et alors même que Calamity Jane ne voulait pas être mère, j'ai tout de suite pensé à une pièce de théâtre. J'avais envie d'explorer la maternité en même temps que le lien entre les fans et leurs idoles. Et ça joue au poker, ça tire au revolver, ça chante des chansons à tue-tête... Tout ça autour de Monica Bellucci, une magnifique Autobianchi rouge. »

DANS LA NUIT DE BELFORT

Mardi 8 octobre, mercredi 9, jeudi 10 et vendredi 11 à 20 h, au Volcan maritime, avenue Lucien-Corbeaux au Havre.

Tarifs : de 10 à 5 €. Réservation au 02 35 19 10 20.

JE SUIS/TU ES/CALAMITY JANE

Mardi 15 octobre, mercredi 16 et jeudi 17 à 20 h, au Satellite-Brindeau, 56 rue Gustave-Brindeau au Havre.

Tarif : 5 €. Réservation au 02 35 19 10 20.

REPÈRES

42 ans
Nadia Xerri-L. est née en 1971 ; elle est la fille d'un sculpteur et d'une professeure. À 11 ans, elle découvre et se passionne pour le théâtre.

30 ans
Après une école d'art dramatique, elle commence à écrire pour le théâtre à l'âge de 30 ans. En décembre 2002, elle signe la mise en scène de son premier texte : « Solo d'Ava ».

Pièces

En 2006, elle crée « L'une et l'autre », en 2008 « 3 Elles », en 2009 « Couteau de nuit » puis « Julie telle quelle » et découvre le Volcan.

2011

Elle devient artiste associée au Volcan au Havre. Elle y crée toutes ses pièces dont « L'instinct de l'instant » et « Tout quitter » avec des habitants de la région. « Dans la nuit de Belfort » et « Je suis/tu es/Calamity Jane » sont les dernières créées au Havre.

Dédicace

Le 15 octobre prochain, à 18 h, Nadia Xerri-L. sera à la librairie la Galerne, rue Victor-Hugo au Havre pour une séance de dédicace de son livre regroupant « Dans la nuit de Belfort » et « Je suis/tu es/Calamity Jane » publié aux éditions Actes Sud Papiers.



Une cavalcade moderne autour de Calamity Jane



Site d'informations culturelles – Haute-Normandie

Relikto – Maryse Bunel

<http://www.relikto.com/>

31 octobre 2013

Héros d'une nuit

Entre Le Volcan et Nadia Xerri-L., se sont tissés des liens forts depuis quatre ans. L'auteur et metteur en scène revient au Havre mardi 8 octobre pour créer sa nouvelle pièce Dans La Nuit de Belfort.



photo Pierre Grosbois

Dans ses différentes créations, Nadia Xerri-L. scrute avec détails l'âme humaine, observe à la loupe les émotions des êtres. Sa nouvelle pièce plonge dans ces moments où plus personne ne contrôle plus rien. *Dans La Nuit de Belfort* raconte **une folle nuit** vécue à rebours de 4h47 à 23h52. Cinq personnes, collègues de travail et amis, se retrouvent après une journée harassante lors d'un séminaire le temps d'une soirée qui finira bien arrosée...

Pour écrire ce texte, Nadia Xerri-L. s'est tout d'abord inspirée de la vague de suicide à France Telecom. « *Il y a aujourd'hui une immense pression dans les milieux professionnels* ». Lors d'un voyage en train, elle a regardé avec attention une femme et quatre hommes. « *Il y avait des liens entre eux. Ils semblaient très heureux d'être ensemble mais se jouaient beaucoup. S'étaient instaurés des rapports de séduction, de hiérarchie* ». Il y a eu ensuite une fête dans la compagnie. « *C'était une fête très arrosée mais ça a dérapé. Pour eux, c'était anecdotique mais, moi, cela m'a bouleversé durablement. C'est vrai, les gens ont besoin de **décompresser la nuit**. C'est gai, festif mais ça peut vriller* ».

Dans cette pièce, les cinq personnages, bien alcoolisés, s'amuse, dérapent et vont jusqu'à se prendre pour les héros de Rio Bravo, le film de Howard Hawks. « *J'adore les westerns. C'est mon père qui m'a fait découvrir ces films. Tout est toujours très tendu. J'aime ces codes d'honneur, ces façons de penser ou de défendre le bien et le mal. Il y a des tensions fortes, des femmes, toujours sublimes qui sèment le bordel* », confie Nadia Xerri-L. Dans leur grand délire, tous rejouent avec **une grande liberté** les scènes de ce western. Tels des enfants qui s'amuse aux cow-boys et aux indiens.

// Maryse Bunel

JE SUIS / TU ES / CALAMITY JANE



Site d'informations culturelles – Haute-Normandie

Relikto – Maryse Bunel

<http://www.relikto.com/>

15 octobre 2013

C'est à nouveau une ambiance de western que propose Nadia Xerri-L. Après Dans La Nuit de Belfort, créé au Volcan maritime, l'auteur et metteur en scène évoque la figure de l'idole dans *Je Suis/Tu Es/ Calamity Jane*, une pièce jouée du mardi 15 au vendredi 17 octobre au Satellite Brindeau.



Nadia Xerri-L. est fan de western depuis son enfance. C'est son père qui lui a fait découvrir ce cinéma. « Depuis l'adolescence, je suis attachée à la figure de Calamity Jane ». L'auteur et metteur a donc lu *Lettres à sa fille*, un ouvrage rassemblant 27 lettres de cette femme libre et révoltée évoquant sa vie, ses sentiments avec tendresse. « J'ai adoré ». Or, ces écrits, issus de l'imaginaire de Jean McCormick, se sont révélés des faux.

Nadia Xerri-L. a imaginé dans un road-movie deux femmes, « une est proche de la fin de sa vie, l'autre est une adolescente, peut-être sa propre fille. Dans une voiture, elles vont apprendre à se connaître, à s'aimer ». Elles vont tirer au revolver, jouer au poker, chanter à tue-tête, parler de la féminité...

Dans *Je Suis/Tu Es/Calamity Jane*, Nadia Xerri-L. aborde le lien entre mère et fille, entre idole et fan. « C'est un drôle d'amour ».

// Maryse Bunel

La Terrasse

La Terrasse - Gwénola David

26 juin 2013 – N° 211

En quête d'idole

La Manufacture / Je suis / tu es / Calamity Jane – du 7 au 27 juillet 2013 – 20h10

Une ado paumée sur la route, quelque part dans l'Ouest américain. Elle attend Calamity Jane, qu'elle veut pour mère et qui ne veut pas être mère. L'auteure et metteuse en scène Nadia Xerri-L imagine leur rencontre improbable et trame un road-movie fantasmatique qui dévoile le jeu de construction de la légende.

« Pour moi, l'écriture, c'est gratter ce qui semble normal, naturel, pour dévoiler ce qui s'y cache. »

Pourquoi vous emparer de la légende de Calamity Jane par l'écriture ?

Nadia Xerri-L : J'adore les westerns depuis l'enfance ! Calamity Jane est la seule femme qui ait marquée l'histoire de la conquête de l'Ouest, mais surtout elle a su allier sa masculinité à sa féminité. Elle incarne une figure héroïque, par sa bravoure lors des guerres indiennes, par son maniement des armes, par ses aventures avec Wild Bill ou encore par le spectacle *Wild West Show*, qui s'inspire de sa destinée. En fait, cet héroïsme relève beaucoup du fantasme. Car elle s'écrit plusieurs biographies, contradictoires d'ailleurs sur de nombreux faits. Elle fabrique sans cesse sa propre légende, au point qu'on peine à démêler le vrai du faux.

Cette autofiction qu'elle crée et divulgue rappelle étrangement les récits de soi qui prolifèrent aujourd'hui sur le net...

N. X.-L. : J'observe en effet que notre époque voit se développer les mises en scène de soi, notamment grâce aux réseaux sociaux. Sur facebook ou twitter, certains mettent en scène tous leurs faits et gestes, postent des photos d'eux, se racontent... Comme s'ils n'arrivaient pas à habiter l'instant. Ces attitudes me touchent car elles trahissent une solitude terrible. A travers la figure de Calamity Jane, j'aborde la question de comment on se perçoit et comment on voudrait être perçu, comment on se raconte et on se donne à fantasmer aux autres. C'est aussi l'histoire de deux solitudes qui se rencontrent.

Cette adolescente a-t-elle besoin de se raccrocher à une idole pour se construire ?

N. X.-L. : Elle cherche des repères, pour étayer sa personnalité. Elle adore adorer ! Au point de préférer l'idole à la personne réelle. Elle se montre même violente lorsque Calamity Jane ne se comporte pas selon le personnage mythique qu'elle représente pour elle. Cet amour excessif, dévorant, des fans pour l'image de leur star plus que pour la personne réelle, m'a toujours intriguée. Cette pièce est née aussi de ces interrogations. Pour moi, l'écriture, c'est gratter ce qui semble normal, naturel, pour dévoiler ce qui s'y cache.

Comment abordez-vous le texte au plateau ?

N. X.-L. : La rencontre naît du fantasme de l'adolescente. Elle se déroule dans l'habitacle d'une Autobianci des années 70, qui offre un espace propice à la parole intime, parce que chacun parle en fixant droit devant lui et donc échappe au regard de l'autre. Scénographie très concrète d'autant plus que les éclairages ne sont apportés que par les phares et le plafonnier, la voiture produit un effet de réel tout en portant un imaginaire cinématographique très puissant, celui des road-movies. Ce spectacle est un hommage au cinéma... au théâtre.

// Gwénola David

LesTroisCoups.com - Aurore Krol

21 avril 2013

« Je suis / tu es / Calamity Jane »

Calamity Jane, c'est la légende : un être coincé entre son mythe et la réalité, entre son identité de chair et d'os et les visions rêvées qu'elle suscite dans le regard des autres. Que se passe-t-il quand, désormais entre deux âges, elle croise sur la route une demoiselle paumée, peut-être en fugue, s'autodéfinissant comme sa fille ? D'un coup, un flot de questionnements sous-jacents et de non-dits jaillissent.

Faut-il prendre cette ado sans prénom sous son aile et l'aider à se créer une identité à la hauteur de ses songes ? Faut-il armer, déjà, cette jeunesse instable et allumée, mettre le holà à un enthousiasme fougueux et si fragile qu'on le devine prêt à exploser en vol à la première blessure ? Faut-il l'aider à résister aux désillusions ? Ou, au contraire, laisser ses chimères se déployer comme preuve d'une première expérience d'absolu, forcément destructrice, mais nécessaire à tout voyage initiatique ?

C'est dans cette tension entre le rôle à jouer et la réalité, la responsabilité et ses limites, l'altruisme et l'instinct de préservation, que s'installe l'échange entre les deux femmes. Un échange sans demi-mesure ni réserve. Car cette ado a des envies tenaces, elle n'est pas du tout prête à laisser l'héroïne qui a peuplé l'ennui de son enfance prendre sa retraite, encore moins rendre l'uniforme. Et on peut être particulièrement intransigeant avec ses légendes : hors de question de les laisser décevoir les fantasmes projetés à tour de bras par une adolescente en mal de mère.

Miroir cruel

Calamity Jane, vieillie et rompue, va se prendre au jeu de cette enfant touchante, moitié forcée, moitié amusée de ce miroir un peu douloureux qui lui est tendu. Miroir cruel qui dresse le portrait d'une jeunesse qui, depuis longtemps, s'est étioyée en elle.

Avec un minimum d'effets, une salle plongée dans une obscurité seulement balayée par la lueur des phares, le public est embarqué dans les rituels de la conduite : des tubes intemporels dans l'autoradio, *la Solitude* qui prend tout son sens quand elle finit par être chantée à tue-tête en un moment de complicité instinctif, de drôlerie et d'émotion pudique.

Tout ce qu'on peut engendrer de solitude, de confiance et de poésie urbaine se condense en ces quelques minutes, défile à une vitesse folle comme les kilomètres dans le noir. Et, doucement, une autre temporalité s'installe, gommée de ses paysages et de tout ce qui impose une réalité concrète. Doucement, l'écoute mutuelle devient une nécessité, au point que tout se mêle et qu'on ne sait plus très bien qui est la guide de l'autre, qui apprend et qui transmet.

Je suis / tu es / Calamity Jane est une pièce qui brouille les pistes et questionne les définitions. Les écorchures y sont douces et l'émancipation en toile de fond. Un propos dont la justesse se fonde à la beauté de son interprétation. ¶

// Aurore Krol

« On a croisé Calamity Jane à Mythos 2013... »

Je suis / Tu es / Calamity Jane est un road-dialogue touchant : entre séance de tirs et cours de poker, entre aveux d'une Calamity vieillissante et fatiguée des exploits contre les Sioux, entre soupe italienne et folk acoustique... Un huit-clos tendu entre deux femmes, une fille qui cherche une mère, une mère qui ne veut pas de fille. Un chouette moment à l'Aire Libre dans le cadre de Mythos.

La petite salle du sous-sol de l'Aire Libre était tout indiquée pour le premier volet intimiste du diptyque *Western* monté par **Nadia Xerri-L**. Le public s'installe en U autour d'une scène qui compte une voiture recouverte d'un drap blanc, comme protégé de la poussière des plaines de l'Ouest, et d'une jeune fille assise sur le sol, tout contre cette guimbarde.



Elle a 6 ans ; est rejetée par sa famille car elle lit. On dirait une fille de pasteur. La différence l'oblige à fuir cette famille dont elle ne fait pas partie. Une voiture manque l'écraser, c'est le destrier mécanique d'une certaine **Calamity Jane**. La « p'tite blinde », elle le savait. Elle le voulait. Elle a 10 ans et elle veut juste une chose : vivre avec sa sauveuse, sa mère. Calamity Jane, elle a tout lu d'elle, elle sait tout de sa vie. Et cette rencontre au bord de la route n'est en rien fortuite. Mais ces deux chats écorchés commencent par s'engueuler. Celle qui veut faire connaissance et celle qui veut rester seule : incompatibilité d'humeurs certaine !

La musique adoucit les mœurs et c'est Laura Pausini et sa « Solitudine » qui vont les rapprocher, cheveux au vent, chantant toutes deux à tue-tête la soupe italienne... Ou s'apaisant sur « Purple Rain » de Prince.

Un road-dialogue touchant : entre séance de tirs et cours de poker, entre aveux d'une Calamity vieillissante et fatiguée des exploits contre les Sioux. Un constat amer sur sa vie d'aventurière, sur son histoire personnelle. Va-t-elle accepter de prendre cette « p'tite blinde », qui ne jure qu'avec sa Calamity Jane, sous son aile ? elle qui pense qu'être mère c'est englober ses enfants ?

Un jeu sur les deux personnages : qui est mère ? qui est fille ? un va-et-vient entre la fiction et la réalité, la vérité et le mensonge. Où le fake des *Lettres à ma fille* de la vraie Martha Jane Canary est abordé sous toutes les facettes.

Mais au fond, Calamity Jane a-t-elle vraiment existé ? ou n'était-elle que le fruit de l'imagination de cette jeune fille, au volant de son Autobianchi rouge ? Elle a 16 ans et elle rêve juste d'atteindre le **Rio Bravo**...

L'INSTINCT DE L'INSTANT



Let's Motiv – Gaëlle Reynaud

avril 2012

Surface de réparation

Le mois dernier on vous parlait patinage artistique. Ce mois-ci, on fait encore plus fort : c'est de football dont il s'agit. A croire que le théâtre veut troquer les Molières contre une médaille olympique. Mais quand l'auteure-metteuse en scène a fait ses classes à l'ombre du PSG, y'a pas à dire, ça force le respect.

Ça parle de foot, c'est sûr. Comme on est au théâtre, point de ballon rond lancé sous les hourras. Ce sont des mots et des souvenirs qui s'échangent entre les vétérans du maillot. Mais en-deçà de la commémoration du « bon-vieux-temps » c'est de présent dont il s'agit, de l'avenir de la pléthore des retraités prématurés qui n'ont pas eu la chance de se recycler dans la pub ou le mannequinat. L'auteure convoque la bonne vieille recette théâtrale du repas de famille ou genre, des retrouvailles dont personne ne raffole. Dans un hôtel-restaurant tenu par un des membres de l'ancienne équipe, les vieux amis se confrontent aux ratés en suspension. Autour d'un max de verres à champagne aux bulles éteintes, ils sont amenés à régler l'ardoise de leurs regrets, à prendre des décisions que Corneille en son temps mettait déjà sur scène.

Après avoir déployé les trois minutes de silence qui ouvrent un procès aux assises ; mis en mots la reconstitution du puzzle de la mémoire d'un échappé du coma, verbalisé la danse d'un duo d'amour-haine, Nadia Xerri-L. s'attaque à l'art qui le premier la ravît de l'ordinaire, dans sa prime jeunesse. Au travers de cette fable au langage qui lui est familier, elle offre la parole à ceux qu'on n'entend jamais, les improductifs d'un monde qui autrefois les applaudit des deux mains, pour ensuite les oublier comme de vulgaires mouchoirs jetables. Un cri de colère, un hommage aux héros, un manifeste politique contre la productivité amnésique.

// Gaëlle Reynaud

La Nouvelle République – Gilles Guillemain

19 Janvier 2012

L'heure des retrouvailles

Véritable jeu d'équipe pour « L'instinct de l'instant »

« Chéri, tu viens au théâtre, on parle de foot à Équinoxe ? » Ils n'y coupaient pas, les inconditionnels du ballon rond qui, se devant, au moins mardi soir, d'accompagner leurs moitiés à Équinoxe. Dans le hall, de jeunes danseuses du Centre académique de danse accueillait les spectateurs par une chorégraphie inspirée du foot. Le public a assisté à des retrouvailles entre sportifs, l'entraîneur ayant convié ses anciens joueurs quadras à un méchoui concocté avec la serveuse de son restaurant. L'un des joueurs, dans le coma, est représenté par son épouse. Il y a un jeune homme, aussi, avec sa fiancée, qui vient rejoindre son père qui, quant à lui, ignore jusqu'à son existence. Se jouait alors une vraie rencontre, sinon sportive, mais émotionnelle, troublante, bouleversante parfois. Nadia Xerri-L, auteur et metteur en scène de *L'Instinct de l'instant*, avait rencontré auparavant les élèves de P.-et-M.-Curie et de la chambre de métiers du bâtiment, également conviés à cette représentation.

// Cor. NR, Gilles Guillemain

Midi Libre – Philippe Malric

Mardi 6 décembre 2011

« *Le foot c'est un destin incroyable* »

Théâtre / La metteuse en scène a failli jouer au PSG. Elle évoque cette passion dans « Le chemin du but »

Alors comme ça, vous avez failli être la goal du PSG féminin...

C'est à cause d'un garçon dont j'étais amoureuse au CM2. Il ne s'intéressait pas aux filles. Alors, pour l'approcher, je lui ai demandé de m'apprendre à jouer au foot. Il était goal. Il m'a tout appris. J'ai joué alors dans l'équipe mixte de mon petit village dans les Yvelines. A 16 ans, le PSG m'a repérée et voulait me recruter. Mais mon père m'a dit qu'il fallait que j'arrête.

Pour quelles raisons ?

Il faut dire que toute ma famille était entièrement dans le monde culturel. Mon père, immigré maltais, est totalement autodidacte et a décidé d'être sculpteur. Ma mère aussi était amoureuse de l'art et m'emmenait voir des pièces de théâtre et des expos d'art contemporain. C'est vrai que ma passion pour le foot était très insolite dans la famille. Pour le Mondial 1982, j'étais toute seule devant ma télé à la maison.

Aujourd'hui, je suis toujours passionnée : je ne rate pas un *Canal Football Club*, ni *l'Equipe mag'* où je me régale des interviews des entraîneurs. Ils sont comme des metteurs en scène : ils essaient de donner confiance à leurs troupes. Il y a un rapport à l'excellence et au dépassement de soi. Comme au théâtre.

Comment êtes-vous d'ailleurs passée à la mise en scène ?

Comme j'allais au théâtre toute petite, cela m'a toujours intéressée. Après l'épisode PSG, on a déménagé à Paris. J'étais autonome. J'ai pu « manger » du théâtre tous les jours. Même quand j'étais au lycée Henri IV. Puis j'ai fait une école d'acteurs. Mais j'ai besoin d'entreprendre. Je n'arrive pas à attendre. J'ai repris la fac et une prof m'a conseillé d'écrire. Je me suis donné dix mois et j'ai écrit ma première pièce. Elle a reçu de bons échos. Et me voilà quelques années plus tard.

Cette pièce parlait de football ?

Pas du tout. Sur « Le chemin du but » et « L'instinct de l'instant », je me sers du foot comme une toile de fond. Ce qui me passionne, ce sont les rapports humains.

Ces pièces montrent que le foot ce n'est pas que le fric. C'est un destin incroyable. En terme de sélection et de réussite, c'est pire que l'ENA. Et à 35 ans, ces gars ont leur vie derrière eux. Mes pièces parlent de tout cela : d'histoires de vie, d'intégration, d'immigration, d'adoption, d'amour.

Avez-vous d'autres projets ?

Il y aura deux pièces qui auront comme toile de fond le western. Pour cela, je vais m'appuyer sur les rapports humains qu'il y a dans *Rio Bravo*, avec John Wayne et Dean Martin.

// Philippe Malric

L'INSTINCT DE L'INSTANT / LE CHEMIN DU BUT

YARDS

Yards – François Maillé

Hiver 2012

Nadia Xerri-L. derrière le rideau

Depuis 10 ans, Nadia Xerri-L. explore les planches des théâtres de France et de Navarre. Littéraire passée par le Lycée Henri-IV, elle n'en est pas moins passionnée par le ballon rond, au point que c'est la base de ses dernières pièces : *L'instinct de l'instant* et *Le chemin du but*. Deux œuvres qui ont en commun le destin tragique de Jean-Pierre Adams, qui formait avec Marius Trésor la fameuse « garde noire » des Bleus dans les années 70

L'INSTINCT DE L'INSTANT - LE CHEMIN DU BUT

SPORT_ Enfant, je suis tombée amoureuse d'un garçon qui faisait du foot et je pensais que le seul moyen pour qu'il me repère était d'être goal comme lui. C'est comme ça que je me suis retrouvée sur un terrain. Puis, en 1982, il y a eu le Mondial en Espagne. J'ai adoré ce tournoi et je me suis trouvée une idole : Alain Giresse. En parallèle, je jouais dans un club mixte, on se débrouillait bien. Du coup, j'ai été repérée par le PSG féminin mais mon père a décidé que ce n'était pas une bonne idée. Je crois qu'il avait raison. Je n'aime pas être qu'avec des filles, je suis un garçon manqué en fait !

PASSION_ J'ai toujours suivi le foot à la télé. J'étais une aubaine pour les hommes qui tombaient amoureux de moi puisque je regardais plus le foot qu'eux... Je ne suis pas attachée à une équipe mais plutôt à des joueurs. Sauf pour Nantes, à la fin des années 80, ils jouaient magnifiquement. Je suis une lectrice assidue de So Foot car passionnée par les portraits. J'ai l'impression d'y rencontrer la personne. Enfin, tous les dimanches soirs, je suis devant Canal Football Club. J'y suis toujours à l'affût d'une bonne interview. J'adore quand on se concentre sur l'humain.

PIÈCES_ À la suite d'une erreur d'anesthésie lors d'une opération au genou, Jean-Pierre Adams est tombé dans le coma en 1982. Son histoire m'a tellement bouleversée que j'ai voulu en faire un personnage de mes deux pièces. Sa vie est extraordinaire. Alors qu'il n'a que 3 ans et qu'il vit au fin fond du Sénégal, sa grand-mère se met en tête de lui faire rencontrer le pape. Elle réussit malgré les obstacles à le faire bénir. À 11 ans, elle se dit qu'il faut qu'il fasse carrière en France. Ils débarquent ensemble puis elle l'abandonne. Il n'aura plus jamais de nouvelles de sa famille. Je me suis dit qu'il fallait rendre hommage à un tel homme. Cela fait 28 ans qu'il est dans le coma. Quel destin...

ÉCRITURE_ Le sport est incroyablement photogénique pour le théâtre, « théâtrogénique » peut-être ? Les destins des sportifs sont souvent fabuleux car ils ont des vies accélérées. Ils quittent tôt leur famille. Très jeunes, on leur demande d'avoir une grande maturité. Ils sont confrontés à une pression immense. Ce sont des vies à suspense. Ils mettent tout dans un objectif mais, en même temps, tout peut basculer en 2 secondes. C'est émouvant d'effort et d'abnégation, ils sont dans une position d'extrême vulnérabilité. Comme j'écris des pièces sur les hommes et leur destin, il y a une matière formidable. Il y a le plus haut et le plus bas. Et puis, il y a l'adrénaline et l'explosion des sentiments, comme sur un but. Dans ces moments, on est hors de sa vie, on n'a plus de problèmes. Ce sont des moments d'exception. Et comme je suis quelqu'un qui s'ennuie vite j'aime ces instants.

// François Maillé

INTERIEUR / EXTERIEUR

LA VOIX DU NORD

La voix du Nord – Estelle Jolivet

Mercredi 29 février 2012

Le visage de l'actualité NADIA XERRI-L. Auteure de théâtre en résidence au Bateau-Feu

Le théâtre a entamé sa mue architecturale mais perdure dans sa vocation artistique. Les palissades du chantier accueillent depuis quelques jours la première partie de l'exposition «Intérieur/Extérieur» dont le volet littéraire sera animé, pendant deux ans, par l'auteure de théâtre Nadia Xerri-L.



« Avant, dans le théâtre, il venait des célébrités. Les célébrités, on les connaissait, on les voyait à la télé. Maintenant, c'est pas pareil, c'est pas des célébrités. Mais les nouveaux artistes qui viennent, ils sont sympas. Tous gentils ! » Ces mots qui s'affichent en gros caractères sur les palissades du chantier du Bateau- Feu, côté rue du Jeu-de-Paume, sont ceux d'une dunkerquoise anonyme, qui s'est prêtée au jeu des interviews menées par Nadia Xerri-L.. Pendant deux ans – soit la durée des travaux du théâtre –, cette auteure de théâtre et metteuse en scène sera en résidence au Bateau-Feu et invitera les Dunkerquois à se confier à elle, notamment sur leurs rapports au théâtre. L'enjeu est à la fois de donner corps à un travail de mémoire autour du bâtiment en rénovation, et d'établir une radiographie de la société et de ses pratiques culturelles.

« Je ne supporte pas que le théâtre soit un art et un lieu si peu fréquentés par beaucoup d'entre vous », écrit Nadia Xerri-L. dans un appel plein de sincérité publié en janvier dans le journal mensuel du Bateau-Feu. *« Je veux donner la parole aux gens, leur montrer qu'on ne les juge pas et même qu'on les désire, qu'on désire leur présence au théâtre. C'est une main tendue, explique-t-elle. Pour moi, le théâtre est tellement fondamental. »*

Nadia Xerri-L. fait remonter cette attirance pour l'art dramatique à sa première expérience de spectatrice. Elle avait 11 ans et venait d'assister à une pièce de Bernard-Marie Koltès. *« Ça a été un tel choc ! Au théâtre, on est les témoins d'une création sans filet. On est dans une quête de l'instant. J'aime qu'au théâtre, les acteurs disent au public : « Si vous n'êtes pas dans la salle, on ne peut rien faire ». On y est très vulnérable à l'autre. Je trouve ça sublime. »* Et elle ajoute : *« Ça me rend dingue, et triste, que des gens pensent que ça n'est pas pour eux. »*

Convaincue que, dans la pluralité de l'offre théâtrale, *« il existe forcément un truc qui convienne à chacun »*, elle se verrait bien *« offrir du sur mesure »*, histoire de corriger l'image *« d'un art has been, très fastidieux, que beaucoup de jeunes adultes ont conservé de leur scolarité »*. Elle comprend certains arguments anti- théâtre, en rejette d'autres. Rappelle qu'à part son père sculpteur autodidacte après avoir été ouvrier chez Motobécane, personne dans sa famille n'était familier de la chose artistique. *« J'ai besoin de ne pas me déconnecter de la réalité, de rencontrer des gens issus de tous types de milieux. Je crée pour le public, pas pour moi. Il faut rester vigilant aux différences socioculturelles. L'entre-soi est dangereux. »*

Les interviews qu'elle mènera à Dunkerque nourriront donc une œuvre toujours ouverte sur la différence, jamais élitiste. *« Maîtriser sa peur de l'autre, c'est comme un muscle, ça se travaille. »*

// Par Estelle Jolivet – Photo Jean-Charles Bayon

LE CHEMIN DU BUT

Midi Libre

Midi Libre – Philippe Maric

Mardi 6 décembre 2011

« *Le foot, c'est un destin incroyable* »

Théâtre / La metteuse en scène a failli jouer au PSG. Elle évoque cette passion dans « Le chemin du but »

Alors comme ça, vous avez failli être la goal du PSG féminin...

C'est à cause d'un garçon dont j'étais amoureuse au CM2. Il ne s'intéressait pas aux filles. Alors, pour l'approcher, je lui ai demandé de m'apprendre à jouer au foot. Il était goal. Il m'a tout appris. J'ai joué alors dans l'équipe mixte de mon petit village dans les Yvelines. A 16 ans, le PSG m'a repérée et voulait me recruter. Mais mon père m'a dit qu'il fallait que j'arrête.

Pour quelles raisons ?

Il faut dire que toute ma famille était entièrement dans le monde culturel. Mon père, immigré maltais, est totalement autodidacte et a décidé d'être sculpteur. Ma mère aussi était amoureuse de l'art et m'emmenait voir des pièces de théâtre et des expos d'art contemporain. C'est vrai que ma passion pour le foot était très insolite dans la famille. Pour le Mondial 1982, j'étais toute seule devant ma télé à la maison.

Aujourd'hui, je suis toujours passionnée : je ne rate pas un *Canal Football Club*, ni *L'Equipe mag'* où je me régale des interviews des entraîneurs. Ils sont comme des metteurs en scène : ils essaient de donner confiance à leurs troupes. Il y a un rapport à l'excellence et au dépassement de soi. Comme au théâtre.

Comment êtes-vous d'ailleurs passée à la mise en scène ?

Comme j'allais au théâtre toute petite, cela m'a toujours intéressée. Après l'épisode PSG, on a déménagé à Paris. J'étais autonome. J'ai pu « manger » du théâtre tous les jours. Même quand j'étais au lycée Henri IV. Puis j'ai fait une école d'acteurs. Mais j'ai besoin d'entreprendre. Je n'arrive pas à attendre. J'ai repris la fac et une prof m'a conseillé d'écrire. Je me suis donné dix mois et j'ai écrit ma première pièce. Elle a reçu de bons échos. Et me voilà quelques années plus tard.

Cette pièce parlait de football ?

Pas du tout. Sur « Le chemin du but » et « L'instinct de l'instant », je me sers du foot comme une toile de fond. Ce qui me passionne, ce sont les rapports humains.

Ces pièces montrent que le foot ce n'est pas que le fric. C'est un destin incroyable. En terme de sélection et de réussite, c'est pire que l'ENA. Et à 35 ans, ces gars ont leur vie derrière eux. Mes pièces parlent de tout cela : d'histoires de vie, d'intégration, d'immigration, d'adoption, d'amour.

Avez-vous d'autres projets ?

Il y aura deux pièces qui auront comme toile de fond le western. Pour cela, je vais m'appuyer sur les rapports humains qu'il y a dans Rio Bravo, avec John Wayne et Dean Martin.

// Philippe Maric

Scène**web**.fr – Stéphane Capron

26 juillet 2011

L'émotion droit au but

Nadia Xerri-L. est passionnée par le football. Cet hiver elle a monté au Havre, *l'Instinct de l'instant*, qui faisait déjà référence au football. Avec *Chemin du but*, elle continue dans cette voie, elle qui a joué dans l'équipe féminine du PSG. Elle s'est intéressée à l'histoire de Jean-Pierre Adams. Ce joueur membre de l'équipe de France avec Marius Trésor dans les années 70. C'était la fameuse « garde noire ». Il est tombé dans le coma le 17 mars 82 à la suite d'une opération bénigne au genou. Il n'en est toujours pas sorti. A partir de cette histoire et d'autres parcours de footballeurs, Nadia Xerri-L. a écrit un très beau texte. L'histoire de David né Yaho en Côte d'Ivoire, qui fait carrière à Monaco, puis endosse le maillot de l'Equipe de France. « Je suis surtout partie d'une phrase entendue il y a quelques années, explique Nadia Xerri-L. de la bouche d'un jeune garçon d'origine d'Afrique noire : *'moi je dois être né dans la mer, parce qu'en France je suis étranger, et en Afrique je suis étranger, donc ça doit être ça : je suis le fils de la Mer !'* Cette mer m'a tout de suite fait penser au coma de Jean-Pierre Adams : cet autre monde ».

Au-delà de la passion du football, et de l'histoire de ce coma profond, Le chemin du but parle avec beaucoup de sensibilité de l'intégration, de notre regard sur l'étranger, et de leur sentiment vis-à-vis de nous. « Je me suis désintégré de mes racines. J'étais toujours l'étranger », dit David. Dans son coma, David retrace son parcours. Sa vie de petit enfant africain avec sa grand-mère, son départ pour la France, ses racines coupées, le monde des requins qui gravitent autour de lui (les agents véreux), et l'amour de sa mère adoptive Irène et de sa femme Lison qu'il implore sans cesse.« Lison je te fais peur, 10 ans dans le coma ça défigure ».

Un spectacle touchant et mis en scène dans un dispositif élégant. Le comédien Antoine de la Roche évolue dans un petit espace délimité par deux matelas (un au sol et un horizontal sur lequel il se couche – son lit de malade). La lumière est raffinée et une petite musique mélancolique et envoutante vient soutenir l'attention de cette histoire émouvante.

// Stéphane Capron

JULIE TELLE QUE



L'Humanité – Muriel Steinmetz

Mercredi 13 juillet 2011

En direct du Off

D'après une histoire lue dans les journaux

Nadia Xerri-L. écrit et met en scène une histoire vraie née d'un fait divers, dans Julie telle que. Les drames dans les journaux ont toujours alimenté l'imagination des écrivains.

Un jeune est jugé pour le meurtre d'un autre après une soirée bien arrosée. Le point de vue adopté est celui de la sœur qui, le jour dit, ne se rend pas au tribunal. Shams El Karoui est seule en scène. A cour et à jardin, des rangées de projecteurs sont braqués sur elle tandis qu'elle se met à table et livre sa version ambiguë des faits depuis le début, c'est-à-dire depuis leur enfance commune... L'écriture est ferme et l'interprète touche par sa sobriété émotive.

// Muriel Steinmetz

Théâtre du Blog – Véronique Hotte

Mercredi 13 juillet 2011

Nadia-Xerri-L. met en scène les confidences âpres de son personnage intuitif *Julie telle que* avec toute la maîtrise et le brio de la comédienne Shams El Karoui.

L'auteur et metteuse en scène Nadia-Xerri L. a écrit *Julie telle que* pour la comédienne Shams El Karoui, et elle a bien fait. Le spectacle relève d'un moment de théâtre d'une intensité rare, porté par la tenue et le contrôle d'une actrice accomplie. Le texte rend compte de la blessure d'une sœur qui sait que se tient, durant le temps de sa parole et de sa confession, le procès de son frère aîné qui a commis un meurtre, lors d'une beuverie dans un bar nocturne. Ses parents et son second frère sont allés au tribunal, mais elle, au dernier moment, n'a pu avancer, immobilisée et figée sur le paillason familial d'entrée. Elle a refusé d'accompagner ses proches qui continuent à croire à l'impossibilité du crime perpétré par le jeune homme : « ça fait bientôt deux ans qu'on fige, qu'on crispe pour faire que surtout rien ne lâche, ne se liquéfie, ne se bouleverse. » Deux ans d'attente cruelle et d'absence de vraie vie avant la préparation du procès. La douleur de Julie est muette, habitée d'un sentiment de tristesse et d'angoisse qui l'empêche d'agir. La vie personnelle de l'étudiante en anglais est bouleversée, à partir du moment où le foyer originel a été touché intimement par l'emprisonnement du présumé coupable. La jeune fille ne peut être en mesure de se confier à ses camarades d'études. Non, ce qu'elle porte en elle reste définitivement inavouable. En même temps, cette traversée de la peine morale personnelle agrandit et éduque son cœur d'une certaine manière, en dépit de tout. La douleur stimule finalement la capacité à la fois sobre et percutante de cette expression féminine, et Julie expose son discours comme elle déploierait un argumentaire. En tant que sœur d'Alex, « le séducteur qui aime et fait peur », elle est prise de vertige quand elle devine la supposée réalité des faits, le désir fraternel d'avouer, suivi aussitôt de son dédit. Pour Julie comme pour les siens, comme pour tout le monde, « Tuer un homme est le symbole du Mal. Tuer sans que rien ne compense cette perte de vie, c'est le Mal, Mal absolu. » (Genet) On ne peut faire mourir quiconque de mort violente, c'est l'un des Dix Commandements dans la religion chrétienne, un interdit dans toutes les cultures. Ce que révèle la situation tragique d'Alex, c'est aussi la violence indifférente d'une société inique qui peine à protéger les plus démunis, professionnellement et socialement, en les laissant dangereusement à l'abandon au bord de la route. La comédienne s'immobilise dans le noir puis reprend son parcours, en suivant le fil invisible des stations symboliques successives de sa vie meurtrie. Elle arpente les murs environnants et elle s'arrête encore, le visage éclairé par une flamme de vie, de désir et d'envie, une volonté de comprendre et de rendre compte. Au centre du plateau, une porte vide, c'est l'entrée de tous les possibles pour Julie, l'entrée du gouffre comme l'entrée vers la libération de l'imaginaire apte à lui proposer un destin autre. Pour survivre à la douleur.

// Véronique Hotte

L'insensé – Yannick Butel

juillet 2011

Petite mademoiselle Julie

A deux pas du Cloître des Célestins, au restaurant que l'on a baptisé Tartines pour ses tranches de pain aux anchois, huile d'olive, oignons et tomates... Nadia Xerri-L. arrive un peu à la manière de tous les artistes qui occupent le In et le Off du 65ème Festival d'Avignon. Un peu à la bourre, décoiffée, une petite robe à fleurs humbles tenue par un ruban un peu plus épais. Le visage souriant et néanmoins l'air un peu fatigué, elle assure à La Manufacture la présentation de deux de ses spectacles, écrits et mis en scène par elle : Le Chemin du But et Julie Telle que. Deux créations qu'elle reprend et qui lui ont assuré plus d'une soixantaine de dates en France. Retour sur *Julie Telle que...* Monologue intime et paroles testamentaires de Julie, interprétée par la comédienne Shams El Karoui.

Dialogue écourté

Si le temps l'avait permis, autour d'un café renouvelé dans la régularité des « addicts » à la caféine, le dialogue avec Nadia Xerri-L aurait sans doute porté sur son travail. Celui de l'écriture et de la mise en scène. On serait vite passé sur son itinéraire d'immigrée maltais métissée de breton. Peut-être que les sculptures de son père autodidacte aurait été un motif de conversation et que quelques-unes ne sont pas étrangères à la manière qu'elle a, elle, de modeler la scène et l'écriture. Son goût de Koltès : celui des hangars et des zones urbaines, des êtres à la marge de la pensée et des coups durs, nous aurait sans doute installé dans une longue conversation. Après tout, on ne vient jamais au théâtre par hasard, et la première fois n'est pas sans compter, sans orienter le regard et la main qui écrira. Nadia, elle, le comprend vers 11 ans, sa mère, elle, lui offre un abonnement aux Amandiers qui lui donnera le goût de faire une maîtrise de poésie contemporaine. Il n'en fallait pas moins pour que la suite de sa vie se retrouve prise entre la poésie (ou un geste solitaire) et le théâtre (une offrande à l'autre). A 30 ans, déjà, Nadia Xerri-L est l'auteur de plusieurs textes : Solo d'Ava (2002) qu'elle pose sur la scène d'un hangar à Saint-Denis. Ça plait immédiatement, on le programme ici et là, notamment au Théâtre Paris Villette (2004). L'une de l'autre (2006), second texte, bénéficie de soutiens institutionnels, et voit la presse nationale s'enhardir à écrire quelques papiers. Viendront ensuite Elles (2008), puis Couteau de nuit (2008) qui sera accompagné par de nombreux lieux pro dont Le Théâtre de la Ville, la Comédie de Reims, La Comédie de Saint-Etienne, le Grand T à Nantes... Jusqu'au Volcan du Havre où elle est artiste associé. Un texte qui relate les 3 première minutes d'un procès et n'est pas sans lien avec Julie telle que. Avant, pendant et aujourd'hui, à la mise en scène de ses propres textes, comme auteur aussi (publiée chez Actes Sud), ou dans les ateliers d'écriture qu'elle fait dans le milieu carcéral, Nadia Xerri-L se dit « accoucheuse ». Un mot qui n'est pas neutre et réfléchi chez elle un goût certain pour les sagas intimes. Mot au pluriel et donc palindrome qui dit qu'une histoire a un endroit et un envers, un aller et un retour, un va et revient... Qui dit qu'une histoire se lit toujours au regard d'une complexité que les personnages de ces pièces affichent comme dans L'instinct de l'instant (2011) qui joue sur le tintement de sonorités troublantes lesquels, à tendre l'oreille, font entendre une hésitation dans la construction d'une variation « inst...incts...ant ». Un tâtonnement de la langue, dans la langue, en quelque sorte.

Julie telle que...

Est d'abord un titre écourté. Une sorte de titre amputé ou mutilé d'un objet, d'une extension, d'un sémantisme attendu. Un titre qui vous oblige à un effort d'imagination. Julie telle que vous l'imaginez, telle que vous la verriez, telle que la vie la faite, telle que la mort va la prendre... Julie telle que... est ainsi un texte à lui tout seul où le titre, phrase inaugurale, jette immédiatement une énigme, souligne un secret, laisse entendre un montré/caché. Un titre ou pas encore un titre, et déjà une action. Entrant plus avant dans la fiction, Julie telle que ça sera une histoire triste, nouée par le sentiment d'une mélancolie indépassable, une injustice irrecevable, un amour fraternel qui finit comme Ophélie, en ondine désespérée. Et ça parce qu'un frère, Alex, un jeune beau mec un peu branleur qui s'est fait une réputation de dur, de blouson noir, de tombeur de filles... à la sortie d'un karaoké bar sera pris pour le meurtrier d'un autre. Erreur de

casting pour le petit James Dean adulé de sa sœur Julie, héros d'une famille où Jean-Pierre (le père) s'offre le droit de cuissage et d'humiliation de Françoise (la mère). Alex, le héros de Julie, le grand frère, s'était un jour élevé contre ces manières. Mais voilà, Alex est en cabane, Julie au parloir. La presse, toujours plus rapide que la justice, diffuse des portraits du pas encore jugé et déjà coupable. Et Nadia d'écrire cette histoire en pointant l'erreur judiciaire et, mais surtout, en montrant la chute de Julie. Une sorte de descente aux enfers, de déambulation solitaire, de course contre le judiciaire, de conscience qu'il n'y aura aucun retour en arrière.

Sur la petite scène de La Manufacture, une comédienne seule fait le récit de deux vies brisées. Celle de son frère, petit Zucco de cambrousse. Celle de Julie qui va des champs vers la ville en traînant sa solitude. Elle est toute seule alors à faire le compte de ses misères, de ses bonheurs éphémères, des rejets arbitraires qui la poussent vers la sortie.

Une enfance faite de petits secrets qui lui ont gâchés les nuits quand son père baise sa mère derrière la cloison HLM qui vous rappelle que l'intimité ça se paie dans le bâtiment. Une adolescence coincée au lycée aux portes des bandes de jeunes qui ne la regardent pas. Une fuite en avant vers la ville quand Alex arrêté, c'est toute la famille que le bled de campagne reluque comme des dangers.

Le monologue de Shams El Karoui tient alors à quelques écarts de voix quand la colère est trop lourde, quand la douleur est trop vive. Dans sa petite robe noire qu'elle remontera avant de se noyer pour ne pas la froisser ou ne pas froisser, le cheveu noué, elle a l'allure d'une petite nénette simple qui cherchait juste un endroit où se greffer. Sur le plateau, on la suit. En front de scène, elle est à confesser une part intime ou au parloir. Style indirect convoqué pour rapporter des dialogues sous surveillance. En fond de plateau, elle revient sur l'enfance à la lueur d'une lampe de bureau. Sous le portique mis au centre de la scène, on sait qu'elle passe aux détecteurs de métaux de la prison. En guise de détection, on l'entend gémir, s'insurger et confier son identité.

La mise en scène de Nadia Xerri-L. privilégie le noir, voire l'ombre qui fait écho à Julie : une âme en peine, ombre d'elle-même. Et les seules couleurs qui viendront « égayer » ce dispositif scénique simple sont quelques néons verts et rouges qui marquent moins un espace qu'un mouvement vers des gares aux architectures « flaschy » ; moins un espace qu'une manière de s'écarter, de se faire oublier jusqu'au moment où on en perd la trace, et que le noir funèbre dit la fin de Julie telle que.

Simple, tenu à un monologue, à une sorte aussi de parole intérieure, Julie telle que, dans la mise en scène de Nadia Xerri-L. joue sur un théâtre d'écoute, un théâtre d'oreille qui, dans la tradition du drame contemporain pourrait être un fait divers. Et d'entendre dans cette pièce et ce texte un enjeu existentiel où lorsque toute fuite est devenue impossible, qu'aucun espace extérieur ne peut plus vous recueillir et qu'aucune autre pensée que la tristesse ne peut plus que vous habiter, alors il reste une porte de sortie. Ou le suicide comme espace ultime, passage que l'on fait en clandestin, seul, à l'écart. Julie telle que, ou une sœur de Mademoiselle Julie, une tragédie, un drame... un autre fait divers...

// Yannick Butel

LE CHEMIN DU BUT / JULIE TELLE QUE



La Terrasse

Le journal de référence de la vie culturelle

La Terrasse – Catherine Robert

juillet 2011

Avignon en scène

« Créer de l'instant pur »

Nadia Xerri-L. met en scène deux spectacles nés de deux histoires vraies : celle du footballeur Jean-Pierre Adams et celle de la jeune sœur de l'assassin qui avait inspiré son Couteau de nuit.

Le Chemin du but est inspiré du destin du footballeur Jean-Pierre Adams. Pourquoi ? Nadia Xerri-L. : Le foot, c'était mon sport d'enfance et d'adolescence : j'ai gardé un lien très fort à l'adrénaline, au danger, à la vulnérabilité des sportifs. Dans un numéro de juin 2008 de l'Equipe Magazine, j'ai découvert l'histoire de Jean-Pierre Adams. Dans le même temps, j'ai entendu dans Interception, sur France Inter, un petit garçon venu d'Afrique dire : « moi, je dois être né dans la mer, parce qu'en France je suis étranger, et en Afrique, je suis étranger ». Moi qui ai vécu toute mon enfance en Côte d'Ivoire, je n'ai pas compris ce qui faisait de moi une Française, quand je suis arrivée en France à neuf ans. J'ai toujours été très sensible à la double culture. On est obsédé par l'identité (au point d'en faire un ministère), par l'intégration, mais qu'est-ce qu'on raconte du paradoxe, du divorce en soi de toute double culture ? Le coma de Jean-Pierre Adams et le souvenir de ce petit garçon m'ont fait penser que cet homme, ni noir, ni français, avait choisi le coma comme seul pays possible, comme seul lieu résolvant la contradiction de son identité.

Qu'y a-t-il de commun entre ces deux solos ? N. X.-L. : L'origine de Julie telle que est aussi un

fait divers, celui qui a inspiré Couteau de nuit : l'histoire d'un jeune homme jugé pour le meurtre d'un autre du même âge, après une soirée trop arrosée. Julie est sa jeune sœur. Pendant que le reste de la famille se rend au procès, elle reste seule et fuit : la pièce est le récit de son road movie. Par la parole, maïeutique, les personnages naissent à eux-mêmes, cherchent à comprendre ce qui les fonde, et sortent des contradictions qui les fragilisaient. J'adore ces deux solos et je ne pouvais pas choisir de jouer l'un ou l'autre : cela aurait été une amputation. Et je trouve que c'est assez beau et très excitant de voir comment un univers se développe et de pouvoir découvrir le second solo si on a aimé le premier.

Vous êtes vous-même à la régie de ces deux spectacles techniquement autonomes.

Pourquoi ? N. X.-L. : Je ne supporte pas qu'il faille attendre pour que le théâtre soit. Aujourd'hui, on est de plus en plus dépressif à cause de la baisse des moyens, et tout est prétexte à ce qu'on en fasse de moins en moins. Or, comme je suis joyeuse, je veux créer des moments de théâtre où on n'a besoin de rien : rien ni personne ne peut alors nous empêcher de faire du théâtre. C'est ma réponse, presque politique, à la crise. C'est aussi le moyen d'aller à la rencontre des gens et de dialoguer, par le son et la lumière, avec le comédien. Ça crée de l'instant pur qui peut exister partout : là, j'ai vraiment l'impression de faire du théâtre public.

// Catherine Robert

COUTEAU DE NUIT

TéléramaSortir

TéléramaSortir

Semaine du 19 au 25 novembre 2008

 *Le choix de la semaine*

Alex, 26 ans, est accusé d'un meurtre au couteau à la sortie d'un bar. Depuis son arrestation, il répète : Ce n'est pas mon histoire. » L'écart entre ses mots et son acte, Nadia Xerri-L. l'explore à travers les questions, les doutes, les souvenirs de sept personnages : l'accusé, ses proches, une chanteuse sexy, le frère jumeau de la victime. Se dessine alors un portrait d'un fils rebelle, né et très bien élevé dans un milieu populaire, peu à peu amené à assumer sa sortie de route, sa « haine des rails ». Tous, dans une proximité angoissante, attendent le début du procès. L'écriture musicale, charnelle, au rythme syncopé, avec des pulsions de violence entre les mots, fait advenir des êtres de chair comme sortis d'une photo noir et blanc. La mise en scène est sous haute pression, les sept comédiens ont une présence retenue et intense



Mouvement.net – Bruno Tackels

20 novembre 2008

Nadia Xerri-L. crée *Couteau de nuit*, représentation du jugement d'un crime passionnel tiré d'un fait divers. Sur scène, une petite communauté, que surplombe une jeune femme, celle qui fut le motif même du coup de couteau fatal.

Un petit joyau de théâtre qui brille au fond d'un puits noir, au théâtre des Abbesses. Dans *Couteau de nuit*, un texte qu'elle écrit, dirige et met en scène avec une maîtrise impressionnante, Nadia Xerri-L. s'empare d'un fait divers lu dans le journal. (...) Elle suit l'affaire, jour après jour, et le jour où elle se boucle, dans l'espace de la justice, en quelques heures, elle lui donne une autre vie, dans l'espace du théâtre. Tous les protagonistes sont convoqués, pour une autre « tribune », celle de la fiction : avec les corps du théâtre, redonner à ces silhouettes fracassées par le destin une autre vie, un souffle qui plonge dans les profondeurs des âmes. L'écriture chorale leur donne la parole, sans retenue, quelques minutes avant que ne s'ouvre le procès réel. Un théâtre rare, à découvrir toutes affaires cessantes. (...)

Elle dit des mots très anciens, même s'ils portent sur une histoire très actuelle, ordinaire, de celles qui fourmillent dans la rubrique des faits divers. Sa manière de la dire, de tourner autour, résonne avec le rythme immémorial des très vieux Grecs, quand ils essayaient d'inventer la démocratie, la justice et le théâtre qui va avec.

Elle raconte l'histoire de ce criminel ordinaire avec les yeux de la déesse Athéna, les bras d'une pythie hallucinée, la voix d'une femme qui s'y connaît en vies cassées à *réparer*, en destins brisés à jamais, violences irrécupérables et sources de vengeances sans fin. (...) Le chant du théâtre, en ses multiples voix, dit des choses très simples, qui forent très loin, en des zones de l'âme que les mots de la justice ne pourront jamais rendre, on le redoute. Celle du théâtre, justice d'un autre monde, donne à entendre toutes les paroles qui ne se diront pas lors du procès. Fin du spectacle. Place au tribunal.

// Bruno Tackels

La Terrasse – Catherine Robert

Novembre 2008

S'inspirant d'un fait divers à l'horreur très ordinaire, Nadia Xerri-L. a écrit et met en scène une fascinante tragédie chorale où la justesse de l'interprétation s'accorde à celle de la langue.

(...) Rétif au naturalisme et au pathos, le texte réussit le tour de force de signifier l'universel tragique contenu dans ce drame prolétaire. Un adolescent trop sanguin, des parents dévoués s'abîmant à la tâche pour offrir le meilleur à leurs enfants, un petit frère adoré qui admire son aîné relégué en maison de correction : tous les indices sociologiques sont là qui expliquent mais pas un seul n'excuse puisque, face à la famille de l'assassin, se tient le frère de la victime qui ne peut pas admettre que le destin lui impose désormais de survivre sans son jumeau.

Equilibre entre incarnation et abstraction, les comédiens, tous également précis et justes dans leurs rôles, les interprètent avec la retenue et la dignité qui siéent aux figures tragiques. La mise en scène, les costumes et le jeu se retiennent également de tout misérabilisme, et l'assassin, répétant sans qu'on l'entende vraiment « ce n'est pas mon histoire », a tout d'un Œdipe soumis aux rudes lois d'une nécessité qui le fait être ce qu'il ne peut pas ne pas être. La scénographie, remarquablement éclairée par Manuel Desfeux, dessine un prétoire en amphithéâtre au milieu duquel tous apparaissent également victimes, qu'ils accusent ou défendent, reprochent ou supplient. Sensible sans sensiblerie, vrai sans souci de véracité, abstrait et formel et pourtant terriblement réaliste, le spectacle imaginé par Nadia Xerri-L. réussit remarquablement à tenir le paradoxe de toute représentation : dire les choses hors de leur présence en les faisant apparaître plus vraies que réelles, dans une intensité qui transcende leur authenticité.

// Catherine Robert

L'Ardennais – Fabrice Littamé

Mercredi 8 octobre 2008

Couteau de nuit : tranchant réquisitoire

Créée hier soir à l'Atelier de la Comédie, la pièce « Couteau de nuit » se déroule pendant les trois minutes précédant un procès. (...) Les comédiens interviennent à tour de rôle, comme le chœur d'une tragédie grecque commentant l'action, en brossant par petites touches le portrait du meurtrier mais également de tous les protagonistes de cette histoire plus ou moins fautifs ou en rappelant les péripéties de la soirée qui va aboutir au drame. Leur jeu frontal, face au public, apporte à l'intrigue une grande solennité confortée par le décor imposant ainsi que par une musique grave qui sonne comme un glas. Une sacrée interprétation.

Auteur d'un texte à fleur de peau, inspiré par un fait divers réel, le metteur en scène Nadia Xerri-L aborde de plein fouet les questions de la culpabilité et de la responsabilité. Mais malgré le décorum qu'elle a installé dans son spectacle, elle ne se montre jamais didactique. La bande musicale austère est, tout d'abord, pervertie par l'introduction de chansons ou d'une partition contemporaine aux accents grinçants. Le contrepoint suscité par cette fantaisie sonore est prolongé par des partis pris scénographiques dont le caractère esthétique tempère l'austérité de son propos. Le choix des couleurs d'abord dans des tonalités grises avant de virer à des teintes rougeoyantes, obéit à cette volonté, comme la disposition des interprètes sur le plateau, qui, éclatés à ses quatre coins, prenant des attitudes différentes, semblent composer un tableau abstrait à l'instar de ces deux têtes qui apparaissent découpées dans le lointain, comme posées sur un élément scénique. Mais la jeune femme a contourné le problème pour mieux le prendre à bras-le-corps. Elle le doit à une interprétation d'ensemble, magistrale de force et d'émotion. Avec « Couteau de nuit », elle signe un tranchant réquisitoire contre le système social qui érige les apparences en sacro-saintes vérités pouvant conduire un innocent sous les barreaux.

// Fabrice Littamé

L'UNE DE L'AUTRE

Le Monde

Le Monde – Martine Silber

Dimanche 23 / Lundi 24 avril 2006

Règlement de comptes entre deux sœurs

Deux sœurs se retrouvent dans la maison familiale dont elles viennent d'hériter. Deux jeunes femmes fleurs, l'aînée prénommée Dahlia (Lamy Regragui), la cadette Lila (Charline Grand jusqu'au 29 avril, puis Gaëlle Héraut), deux sœurs dissemblables, l'aînée très féminine, la plus jeune "*petit garnement*", trient les objets qui leur reviennent, égrènent les souvenirs, jouent aux jeux de leur enfance, chantent des tubes en guise de codes secrets, prennent des poses, esquissent des pas de danse et parlent *L'Une de l'autre* comme dit le titre de la pièce. Surtout elles règlent leurs comptes. De vrais comptes de sœurs, de jalousie, de rancunes, en se jetant les mots à la tête, sur leurs rôles et places au sein de la famille. Dahlia qui n'avait rien demandé et qui refuse ce bébé qu'on lui confie puis assume ses responsabilités jusque dans la cour de l'école, Dahlia, toujours "*la première*", Lila, "*la reine des terreurs enfantines*", toujours à la traîne et qui, une fois, prendra enfin les devants. Deux sœurs liguées contre le père ou la mère et réunies par ce semi-abandon parental, par cette vie à deux, par ces phrases que l'une finit quand l'autre a commencé. Deux sœurs qui vont, qui doivent se débarrasser de ce carcan de l'enfance. Le texte de Nadia Xerri-L, joliment servi par les comédiennes, sonne juste et clair, mais la mise en scène, qu'elle a assurée, ne lui rend pas toujours justice.

// Martine Silber



Libération – Jean-Pierre Thibaudat

Samedi 1^{er} / Dimanche 2 avril 2006

« *L'une de l'autre* », *l'entrain en marche*

Dahlia et Lila sont sœurs, la première 25 ans, la seconde 22 ; mais elles ne les font pas. Leurs gestes, leurs propos, leurs jeux les tirent vers une adolescence des sens qui leur sied. Comme une dernière danse qu'elles s'offrent. *L'une de l'autre* est signée et mise en scène par Nadia Xerri-L., 35 ans, qui, elle aussi, écrit des pièces qui ne font pas leur âge. Elle en publie trois d'un coup (1). Dans la première, *Solo d'Ava*, une femme de 25 ans cajole le deuil de Camille, l'homme qu'elle aimait et qui vient de mourir, dont le prénom convoque le souvenir de Camille Claudel et, partant, la citation d'une lettre adressée à son amant Rodin : « Il y a toujours quelque chose d'absent qui me tourmente. » Ses pièces ressemblent à cette phrase : le théâtre y est comme l'écho d'un hors champ dont nous ne saurons rien de consistant. Dans la deuxième, *Boîtes et Solitude*, un individu entre en scène, la trentaine, comme la femme qui lui fait face et monopolise la parole. « Il y a ma voix. Je la croyais femme, je l'espérais femme, mais elle sonne fille », dit-elle. Cela vaut pour *L'une de l'autre*, la meilleure des trois pièces, mise en scène avec entrain. L'écriture, fluide, coule comme le sable de fin des vacances. Les deux sœurs se bercent de réminiscences, de chansons, et les deux actrices, Lamy Regragui et Charline Grand, excellent à ce jeu-là.

// Jean-Pierre Thibaudat (1) Chez Actes Sud-Papiers